

près de perdre connaissance. A ce moment, j'entendis ouvrir la porte de ma chambre ; mon cœur battait avec force : cependant ce n'était ni Frédéric que j'espérais, ni l'autre messager que je redoutais : à leur place, je vis apparaître un indifférent qui ayant appris mon arrivée dans l'auberge, venait me faire une visite et causer avec moi. Je ne puis trouver des paroles pour exprimer ce que j'éprouvai : on ne saurait se figurer de quelle manière j'accueillis cette personne et j'écoutai ses discours. En voici à peu près le sens : il s'était sauvé là, armé de pied en cap, pour laisser passer l'orage ; mais aussitôt que le vent tournerait en faveur du pape, il volerait à la cour, etc. Cette conversation me contrista et m'abattit à tel point qu'aussitôt que je fus seule, je me retirai dans une autre chambre pour prier Dieu avec mon pauvre enfant et le père Liebl, et, ne pouvant plus maîtriser mon épouvante, j'éclatai en sanglots et je fondis en larmes.

Mais bientôt j'entendis la voix bien connue de Frédéric, qui venait nous apprendre enfin que le comte était arrivé à la Riccia, où il nous attendait. Aussitôt, ayant repris espérance, je donnai des ordres pour le départ. Lorsque nous fûmes descendus dans la cour de l'auberge, voyant que les bougies manquaient aux lanternes de notre voiture, j'attribuai avec affectation cette négligence au pauvre Frédéric, et j'eus soin de ne pas lui accorder la permission de se disculper ni de réparer pour le moment son oubli. Étant tous montés en voiture, nous ne tardâmes pas à arriver à la Riccia.

La nuit était avancée, l'obscurité profonde ; la pluie nous menaçait ; moi, cependant, le corps épuisé de fatigue et de besoin, je me sentais saisie d'un trouble inexprimable, et qui s'augmentait de moment en moment, en voyant approcher celui où j'allais être assise familièrement à côté du chef vénéré de notre sainte religion, sans pouvoir me prosterner à ses pieds, et forcée, au contraire, d'oublier les actes de respect que la foi impose à tout catholique : c'était un effort dont je me sentais incapable. A peine eûmes-nous traversé ce bourg de la Riccia, que nous ralentîmes notre marche et commençâmes la descente au petit pas. Dans les ténèbres de cette nuit profonde, mon imagination malade ne cessait de transformer en objets formidables chaque arbuste, chaque pierre que nous rencontrions ; que devins-je lorsque, tout bruit ayant cessé, j'entendis de loin un coup de sifflet fort aigu ? Des voleurs, des bandits vont nous assaillir ; je crus que nous étions perdus. Au second coup de sifflet, la voiture s'arrête : je reconnus aussitôt devant moi l'uniforme d'un carabinier, je me sentis pâlir ; ma voix s'arrêta : mon gosier ne laissait sortir aucun son. Cependant, je repris un peu de courage lorsque cet homme, en m'adressant la parole d'un ton fort obséquieux, me dit :

“ Votre Excellence demande-t-elle quelque chose ? ”